

Le "Je" aux appartenances brisées dans l'œuvre de Nina Bouraoui

Karima YAHIA-OUAHMED¹

Université Mentouri Constantine 1/ karyahia@yahoo.fr

Date de réception 28/10/2017 date d'acceptation 8/4/2018 date de publication 26/11/2018

Résumé

Nous partons du constat que l'expérience littéraire de Nina Bouraoui, ayant émergé dans un contexte franco-algérien postcolonial, laisse apparaître un "Je" féminin d'écriture qui ne finit pas de réunir et de confondre les nombreux fragments antagonistes qui constituent l'œuvre et son auteure. Ce sont des liens qui s'expriment non dans la binarité et l'exclusivité mais plutôt dans la complémentarité et la solidarité. Force est de constater aussi qu'en se déployant dans un terrain de conflits, le "Je" révèle sa complexité au sens morinien du terme, dans la mesure où il se crée dans un lieu de négociations poétique et politique. Exprimant à cet effet ses nombreuses facettes relationnelles interdépendantes, il affirme particulièrement la pluralité de ses liens brisés par l'Histoire ainsi que par les enjeux socio individuels et politiques de la sexuation identitaire très affirmée dans l'œuvre de cette auteure.

¹ Karima YAHIA-OUAHMED

Telle est, par exemple, la perspective développée dans *Garçon manqué* et *Mes mauvaises pensées* que nous analyserons à la lumière de la théorie postcoloniale et du concept de la postmémoire à travers lesquels nous montrerons que ces textes, tout en niant les marquages identitaires, participent à mettre en place un imaginaire personnel « englobant » nourri de multiples appartenances brisées qui contribuent d'ailleurs à dépasser les essentialismes et les enfermements.

Mots - clés : "Je", postcolonial, liens, identité, postmémoire.

The " I " of broken affiliations in the work of Nina Bouaroui

Abstract

We begin with the observation that the literary experience of Nina Bouraoui, having emerged in a Franco-Algerian postcolonial context, reveals a feminine "I" of writing that unites and blends the numerous antagonistic fragments that establish the work and its author. These are links that express themselves not in binarity and exclusivity but rather in complementarity and solidarity. It is also clear that by deploying itself in a field of conflict, the "I" reveals its complexity in the sense that Edgar Morin hears, insofar as it is created in a place of poetic and even political negotiations. Expressing for this purpose its interrelated relational facets, it particularly affirms the plurality of its links broken by history as well as by the socio-individual and political issues of the gendered identity that is strongly affirmed in this author's work.

Such is, for example, the perspective developed in *Garçon manqué* et *Mes mauvaises pensées*, which we will analyze in the light of postcolonial theory and the concept of post-memory, through which we will show that these texts, while denying identity markings, participate in to put in place an all-encompassing personal imagination nourished by multiple broken affiliations which contribute moreover to overcome essentialisms and confinements.

Keywords: "I", postcolonial, links, identity, memory.

Cette réflexion s'inscrit dans une précédente recherche². Il s'agit d'une interrogation relative à la problématique de l'appartenance et de l'identité, constamment suscitées par le "Je" bouraouien, d'où le titre proposé pour cette communication : Le "Je" aux appartenances brisées dans l'œuvre de Nina Bouraoui. La démarche analytique consistera d'abord à présenter la composition de ces appartenances puis à interpréter le travail de fiction de l'auteure sous l'angle de l'approche historique de la postmémoire, dont les fondements se ressource du trauma vécu par les générations précédentes mais qui affectent les générations suivantes à travers les récits personnels et les images qui leur sont associées³. Ces textes laissent apparaître la réalité phénoménologique de l'Histoire à travers un travail fictionnel du fait que : « le passé [est] invérifiable. En tant qu'il n'est plus, il n'est visé qu'indirectement par le discours de l'Histoire » (Ricoeur, 1986 :18). Par ailleurs, sous l'angle de la théorie critique postcoloniale, sera questionnée l'identité sexuée dans ses effets thématique et générique au sein d'une pratique autobiographique mémorielle qui participe de la revendication d'un territoire d'écriture ouvert, transgressant les codes et les formes pour mettre en échec les assignations identitaires.

Nina Bouraoui s'est imposée comme une des voix majeures de la littérature franco-algérienne depuis le début des

²Karima Yahia Ouahmed, 2016, *Les liens d(e)ans l'écriture à « l'intersexion » de la double origine dans l'œuvre de Nina Bouraoui..* Université Mentouri Constantine 1.

³Robin R., 2003, *La mémoire saturée*. Paris : Stock. L'auteure y présente le concept de postmémoire élaboré par Marianne Hirsh.

années quatre-vingt-dix. L'écriture du moi dans son œuvre est un enjeu fondamental qui interroge aussi bien sa double filiation franco-algérienne que son identité sexuée. Au fil de ses publications se dessine un projet autobiographique spécifique ponctué de crises et de compromis⁴ où l'histoire individuelle et la grande histoire, non directement vécue, se croisent indéfiniment. Mais au cœur de ce jeu de force se construit et se dé-construit une subjectivité singulière et complexe qui récuse la conception de l'identité prédéfinie. Ce parcours d'écriture se révèle alors paradoxal et conflictuel car nourri de tensions diverses : sociale, historique et individuelle. Se trouvent en effet très imbriquées aussi bien la fiction et la trajectoire individuelle que la mémoire historique. La construction littéraire du "Je", avec ces multiples appartenances, affirme des liens à la fois brisés et indivisibles qui tendent d'ailleurs à restituer une certaine vérité personnelle de l'auteure explorant son histoire par le biais de la fictionalisation de soi.

De la fiction comme espace de ressourcement

Si le "Je" reste autobiographique et issu de l'histoire imposée par les origines filiales de l'écrivaine dans le contexte de l'Histoire ayant mis en contact violent l'Algérie et la France, ce qui s'affirme encore, en empruntant le propos à Edgar Morin, est la contrainte perpétuelle de se redéfinir dans cette complexité filiale paradigmatique où cohabitent la séparation et le lien, la disjonction et la conjonction (Morin, 2012 : 53.). De ce fait, la

⁴Le fictionnel et le référentiel sont deux grandes tendances qui s'activent indistinctement dans l'œuvre de l'auteure.

thématique de l'entre-deux, entendue comme "coupure-lien" dans ces effets de double exil⁵ imprègne tous les récits en "Je" de l'auteure, au point d'en constituer la matrice de l'écriture. La mise en scène de tous les clivages contenus dans la construction identitaire avec leurs effets de déchirements, les violences transférées, les douleurs accumulées et incorporées, ainsi que les non-dits motivent en effet un mode d'être du "Je" contraint à refonder ses appartenances à partir de ces multiples liens brisés. Pour l'auteure, cela peut provenir d'un besoin impérieux de construire une histoire personnelle intime sur la base d'une mémoire conflictuelle transmise et recrée⁶, bâtie sur l'écart et le relationnel.

En se trouvant à la fois lié et séparé, d'une part, aux conflits socio-historiques, de par sa double origine franco-algérienne, et à la question du genre sexué, d'autre part, le "Je" révèle certes un sentiment d'impuissance et de non-appartenance menaçant pour sa construction, pour autant, les identités en conflit apparaissent comme une source intense de créativité dépassant la valorisation d'une culture⁷ par rapport à une autre.

A travers l'intégration inventive des récits familiaux diversement transmis par la famille à demi-mots, les failles et les divisions du moi sont contournées pour se poser comme une

⁵ Il s'agit en fait d'un entre-deux culturel qui se double d'un autre d'ordre sexué fonctionnant comme un contre discours idéologique qui participe à un certain renouvellement dans l'appréhension du culturel et de l'identité de sexe.

⁶ Robin, Op.cit.

⁷ Bhabha, Homi. K. *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale*. Trad. de Françoise Bouillot. Paris : Payot, 1994.

singularité composite, individuelle et collective. Renforcé de ces liens brisés, le "Je" apparaît alors pluriel et hybride, subsumant toutes ses contradictions.

La représentation de la multiplicité identitaire dans l'écriture de Nina Bouraoui pourrait nous renvoyer à la réflexion théorique développée par Bhabha (*Ibid*) autour des notions d'hybridité et d'ambivalence dans les littératures postcoloniales. En effet, les éléments en interaction permanente qui composent le "Je" dépassent la notion d'identité fixe, dès lors qu'ils incluent « des figures complexes de différence et d'identité, de passé et de présent, d'intérieur et d'extérieur, d'inclusion et d'exclusion. » (*Ibid.*; 29-30). Et c'est en cela que se manifeste l'originalité de l'écriture qui refuse de se réduire à son essence exclusivement féminine et strictement autobiographique, dans son sens canonique. La démarche de l'auteure semble se justifier car pour une écrivaine dont l'héritage historique s'ancre dans la violence coloniale et les réalités sociopolitiques de la France et de l'Algérie, le processus de construction se lit comme « une façon de se positionner dans l'espace socioculturel et dans l'Histoire(...), et la différence [revendiquée] peut jouer un rôle décisif dans l'autoaffirmation et la volonté de se démarquer contre les concepts normatifs des identités eurocentriques et / ou patriarcales ⁸».

⁸ Husung K., 2012, *L'écriture comme seul pays. Construction et subversion des discours identitaires : Hybridité et genre chez Assia Djebar et Nina Bouraoui*. Linnaeus University, p. 30-31.

Dans le cas de *Mes mauvaises pensées*, à mesure que l'on avance dans la lecture du récit la mise en scène des liens familiaux se présente dans des modes de ruptures divers et stratifiés affirmant des appartenances fondamentalement brisées et un "Je" dé-générisé sur le plan narratif et énonciatif. Mais, la volonté insistante, par ailleurs de retisser autrement des liens inconciliables est primordiale. Les situations narratives successives inventées prennent ainsi une fonction réparatrice. La mémoire des autres, leurs probables expériences passées sont portées par un "Je" qui les perçoit sous plusieurs angles. Par là, il se présente comme un médiateur de mémoire qui s'engage à se reconnaître dans chacun des membres de la généalogie familiale, et même jusqu'à les recréer un à un en surmontant la difficulté d'identification, ainsi que nous pouvons le constater

Je pense au frère de mon père dont on n'a jamais retrouvé le corps, je pense aux images de la guerre d'Algérie, aux maisons blanches cachées dans le maquis ; mon oncle a posé devant l'une d'elles ; j'ai sa photographie dans le tiroir de mon bureau, il sourit, il porte un fusil et un chapeau, je ne sais pas s'il ressemble à mon père, je ne sais pas si je lui ressemble, il a la beauté de la jeunesse. C'est toujours cette histoire, au fond de moi, de venir de deux familles que tout oppose, les Français et les Algériens. Il y a ces deux flux en moi, que je ne pourrais jamais diviser, je crois n'être d'aucun camp. (p.53).

Amar, est l'oncle paternel disparu pendant la guerre d'indépendance algérienne, il reste une figure vivante dans la

mémoire du père de la narratrice, qui, à son tour le recrée par le souvenir paternel de manière récurrente pour souligner ce lien brisé et la douleur qu'il provoque chez celui-ci et sa fille. En d'autres termes, ce lien rappelle la violence de la guerre et ses effets destructeurs. Ne pouvant être un lien réellement vécu pour le "Je", il est substitué par la photographie qui constituerait la trace visible d'un instant tragique du passé familial. En effet, le frère aîné du père pourrait donc jouer le rôle d'un passeur imaginaire dans la transmission identitaire dont les appartenances sont, à juste titre, brisées. Une telle perception du lien à la mémoire tend à dépasser le cadre testimonial dans la mesure où, dans ce récit en particulier, la force de la source narrative à l'œuvre est intarissable au point où la violence de la grande histoire se trouve être totalement absorbée à l'intérieur d'une identité personnelle, qui, par ce fait se déconstruit.

Ce processus de dissolution du Moi qui ramène le conflit politique au niveau familial est également raconté dans *Garçon manqué*

Ici je suis la fille de la Française. L'enfant de Roumia. Ici je porte la guerre d'Algérie ;(...). Pour (...) Amar tué à la guerre. (...). Je garde la photographie d'Amar. Mon secret. Sa dernière photographie. Prise dans le maquis. (...). Il braque un fusil. Il vise le photographe. Pour rire. Il vise l'objectif. Pour se souvenir. De la douleur. Du combat. De l'Algérie française. Il vise l'enfant qui regarde son image. (p.32).

La blessure est donc restée ouverte à différents niveaux du lien, telles que le montrent les perspectives narratives mises en place d'un texte à l'autre. De ce point de vue, s'il est possible d'avancer que le rapport à la filiation se révèle destructeur à cause de la fragilité des liens, l'espace narratif, qui croise et superpose des contextes multiples socio-historiques, est en revanche ouvert et reconfiguré : « Il faut de l'imagination pour vivre, (...) pour écrire sur soi, puisqu'on ne se connaît jamais vraiment ; il faut de l'imagination pour se raconter, pour trouver la réponse à la question : " Qui-suis-je ?" » dira la narratrice dans *Mes mauvaises pensées*. (p. 61). Du fait des transmissions conscientes et inconscientes qui se sont accumulées au fil des générations, le Moi se trouve déstructuré et dissocié de lui-même. Conflits et confrontations se rassemblent et parcourent son identité d'un bout à l'autre. C'est notamment encore le cas de ce même récit où le fardeau de la transmission psychique de la douleur confère paradoxalement au Moi une grande capacité de résilience : « j'ai porté toute la violence de ma famille, et je devrais dire, j'ai porté toute la violence de la famille, de chaque membre qui la constitue, mort ou vivant. » (p.235). Cette mécanique de transfert de la douleur, avec ses effets de déchirements vécus sous un mode fantasmatique, se manifeste encore chez la narratrice lorsque, sous le coup de la culpabilité, elle tente de revivre « à l'envers » le deuil de la grand-mère française à la suite de la mort de sa fille: « Je suis aussi la peau buvard de ce monde, comme je suis la peau de ma grand-mère

qui enterre sa fille et qui dira à mon père, dans un simple murmure : " Ce sont toujours les meilleurs qui partent" »(p.83).

Le caractère relationnel profondément brisé à la filiation française chez la narratrice réapparaît surtout dans l'évocation du grand-père maternel breton. Ce qui est mis en avant est son attitude méprisante envers la mère et le père de la narratrice. La souffrance et l'incompréhension qui en résultent déclenchent ces réflexions dans *Mes mauvaises pensées*

Mon grand-père me fait penser à l'Algérie parce que ma mère disait souvent, là-bas : " J'ai dû mettre deux mille kilomètres entre lui et moi", ce qui me faisait penser à un immense fil invisible, dont les extrémités étaient reliées à jamais, par un sentiment si fort qu'il ressemblait à de l'adoration, ou à de la haine ; je pense vivre, aussi, au travers de cela, et quand ma colère vient, je crois qu'elle passe par ce lien, je crois qu'il y a une information familiale, on ne transmet pas seulement la chair à ses enfants mais aussi les conflits ; le rapport de ma mère avec son père influe aussi sur le rapport que j'ai avec le monde, avec les hommes. (p.157).

Ces appartenances brisées sont également mises en œuvre dans l'évocation de la relation du "Je" au père et à la mère, eux-mêmes soumis, de par leurs liens de mariage franco-algérien, aux déchirements affectif et géographique. En effet, le mariage mixte, et non admis, du couple parental, à la veille de l'indépendance de l'Algérie, est le lieu d'un intense malaise qui rend difficile l'inscription du moi dans cette histoire parentale.

La scène de la rencontre des parents est alors réappropriée et recrée à travers les perceptions de l'enfant devenant très proche de l'évènement évoqué

Je suis dans la maison de Rennes. La maison de l'enfance de ma mère. Comment expliquer ? Voilà. J'ai rencontré un garçon. Il est étudiant à la faculté. Il est Algérien. Enfin Français musulman, comme ils disent(...). Je l'aime. Je veux l'épouser(...). C'est sa solitude que je ressens. Puis sa peur. (...) Cette mauvaise nouvelle. En pleine guerre. Embrasser l'ennemi. (...) Se mélanger. Faire des enfants. Je la sens cette peur. Elle est encore là. (p.113-114).

Le récit en question n'est pas de l'ordre du souvenir ou du témoignage, puisqu'il n'a pas été réellement vécu. Il est plutôt pris en charge par « une mémoire de deuxième main » (Robin, *Op.cit.*) qui semble être médiée sous un aspect imaginaire où le présent et le passé tendent à se confondre. Au fur et à mesure que le fil généalogique se déroule et que la narratrice remonte dans son histoire, elle y découvre encore des failles de plus en plus béantes sous l'effet des ruptures consécutives. Les parents vivent également l'expérience de cette appartenance brisée puisque leurs liens à leurs propres parents s'expriment aussi dans la rupture, comme cela est dépeint dans *Garçon manqué*, où est souligné, en arrière plan, le contexte historique de leur rencontre

Les voyages de mon père avant Noël, c'est bien.
Il rapporte la liberté. Il rapporte le sucre. (...).
C'est le défaut de l'Algérie. (...). Pas de voyage,

pas de cadeaux. On cherche, alors. C'est une traque avant Noël. Ma mère traverse toute la ville. Malgré les regards. Malgré les dangers. Un chasseur. Une mère pour ses petits. Une louve. (...). Noël en Algérie c'est le Nord contre le Sud. C'est la neige contre le soleil. C'est une fête irréaliste. C'est un malaise, souvent. (p.71-72).

Ce sont autant d'aspects mortifères et paradoxalement régénérateurs que nous constatons dans ces récits. Ainsi se révèlent les empreintes restées très actives dans la mémoire émotionnelle du "Je" qui affronte sa double appartenance en reconfigurant constamment son histoire familiale et individuelle sans pour autant la possibilité d'une réconciliation, ainsi qu'il l'affirme

Je ne sais pas si la vie peut se démettre du passé ou si elle est toujours en correspondance avec lui comme si nous devions refaire ce trajet, d'avant en arrière, de Paris vers Alger, parce que c'est dans l'histoire de notre famille, parce que c'est dans l'histoire du monde. (p. 16).

Un "Je" sexué sommé à autocréation

La portée socioculturelle de ces appartenances brisées se manifeste par ailleurs dans le contact de l'identité corporelle et sexuée avec des situations sociale et familiale. Apparaît alors pour le "Je" cette difficulté de concilier d'une part, les deux mémoires antagonistes qui le constituent et d'autre part, son identité sexuée. C'est à travers le comportement indécent d'un jeune homme envers la narratrice et dont la scène est relatée dans *Garçon manqué* que se manifeste encore ce lien brisé : « Je

ne vais plus au cinéma Le Français. Un jeune homme a caressé mon épaule puis mon bras. Dès le début du film. Le Bon, la Brute et le Truand. J'ai changé de place. Il m'a suivie. J'ai quitté le cinéma. Avec la haine. » (p.84). La narratrice sera de plus confrontée à un environnement sexiste sur la plage de Zéralda : « Je ne vais plus à Zéralda. Les baigneurs restent habillés. (...). Les femmes attendent dans les voitures. (...). La mer est sans hommes. (...). Une mer sans chair. (...). Baignade interdite. (...). La mer est un vice » (p. 81).

Plus concrètement, ce rapport difficile à soi-même et aux autres, prenant la forme d'une blessure impossible à guérir, trouve aussi ses racines dans le discours social ethnicisant et racisant et genré. En effet, se définir n'est pas aisé, pour le "Je" de la narratrice car son être excède à chaque fois le cadre pré-établi dans lequel on voudrait la cantonner, tant en France qu'en Algérie. Faut-il pour cela, qu'une appartenance soit tue pour en valoriser une autre ? La narratrice, préfère plutôt être : « La France avec L'Algérie » (p.11). Mais la situation intérieure vécue est si complexe qu'il devient impossible de se définir, comme cela est retracé dans *Garçon manqué*

L'idée de la mort viendra de ses gens que je croiserai en France, de ces inconnus. Qui forceront ma vie. De ces Français vers la petite Algérienne. Qui voudront s'instruire. (...). Tu t'entends bien avec tes grands-parents français ? (...). Qui es-tu vraiment ? Française, Algérienne ? On préfère t'appeler Nina plutôt que Yasmina, Nina ça arrange. Ça fait espagnol

ou italien. Comme ça on n'a pas à expliquer nos fréquentations. (p. 126-127).

Cette manière d'être dans la contrainte de mettre en avant une identité au détriment d'une autre, et jusque dans la façon de se nommer semble dépouiller le "Je" d'une partie de soi, aussi fondamentale que l'autre. Porter le fardeau des autres au sein de son propre corps et ses diverses apparences, renvoie donc à s'envelopper de leurs souffrances : « Mon corps est aussi le corps du monde » (p.25), rappelle la narratrice dans *Mes mauvaises pensées*. En fait, l'enjeu ne réside pas dans la recherche d'un : « sujet avec des racines profondes » (p.47), mais plutôt dans le fait de ressusciter les morts par le biais du langage : « par notre manière de les raconter, ce sont eux les livres, ce sont eux l'écriture qui court, ce sont eux les petits papiers amoureux. » (p.47). La narratrice, pour mieux illustrer la densité de ses liens conflictuels, recourt d'ailleurs à l'image « du sujet buvard » qui absorberait toutes les tensions et toutes les blessures, invoquant, à ce titre, un rapport autocréatif inversé vis-à-vis du cours de l'histoire familiale. Dès lors, le "Je" tend à enfanter, voire engendrer sa propre famille et sa propre histoire. En sa qualité de sujet qui concentre toutes les violences, la métaphore de la peau buvard semble fortement restituer cette image

Je lis dans un livre qu'il y a un sujet buvard dans une famille, que c'est dans le système même de la famille, une peau qui prendrait tout ; mes livres sont faits de cette peau, la peau lisse et

fragile, la peau photographique, mes livres sont
devenus mes livres miroirs,(p.28-29).

Comme on peut le constater, l'écriture, aurait une prodigieuse fonction de réparation et de réconciliation : « nous sommes une famille éclatée (...), je répare les liens ; c'est un travail de magicien, » (p.81). Au bout du compte, cette écriture, dont le pouvoir d'absorption est intense, nous semble participer d'une dimension créatrice et non destructrice du "Je" : « J'ai l'idée d'une thérapie contagieuse, en me soignant, je crois soigner tous les gens de mon cercle, ma famille, », (p. 137).

Du fait de ses multiples appartenances brisées, le "Je" s'est donc présenté aussi bien dans sa singularité que dans sa complexité plurielle. Chez Nina Bouraoui, les liens, comme autant de traces identitaires brisées, sont reconnus et revendiqués, sans pour autant participer à fixer l'identité. Tout au contraire, le travail d'écriture de soi chez l'auteure est en constante élaboration et recréation.

Références bibliographiques

BOURAOUI N., 2000, *Garçon manqué*, Paris, Stock.

2005, *Mes mauvaises pensées*, Paris, Stock.

BHABHA H.-K., 1994, *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Trad. de Bouillot F, Paris, Payot.

HUNSUNG K., 2012, *L'écriture comme seul pays. Construction et subversion des discours identitaires : Hybridité et genre chez Assia Djébar et Nina Bouraoui*. Linnaeus University.

MORIN E., 2012, *La Complexité humaine*, Paris, Flammarion.

RICŒUR P., 1986, *Du texte à l'action : Essai d'herméneutique*, II, Paris, Seuil.

ROBIN R., 2003, *La Mémoire saturée*, Paris, Stock.

YAHIA OUAHMED K., 2016, *Les liens d(e)ans l'écriture à "l'intersexion" de la double origine dans l'œuvre de Nina Bouraoui*, thèse de doctorat, Université Mentouri Constantine 1.